

Bouche béante, œil louche, pied tortu.

*De l'Ignorance... (K.)

Vers 116. — Édition de 1756 :

* Donne à baiser une bulle divine ;
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du Nouveau Testament.
Ciel ! à leurs yeux une cohorte fière
En même temps s'en torche le derrière ;
L'ignacien, furieux, éperdu,
Court se saisir du sacré torche-cu.
Dieux ! quels combats ! quels flots d'encre et de bile !
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
*Toi qui jadis des grenouilles... (K.)

Vers 130 :

Ciel ! que d'écrits et de discussions ! (R.)

Vers 189 :

Qu'aux gens d'esprit notre France est fatale !

Vers 209. — Édition de 1756 :

* Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.
Lourdis était aussi dans ce tableau :
Mais à ses yeux il n'en put rien paraître ;
Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau :
Le plus habile a peine à s'y connaître.
Quand vers la lune ainsi l'on préparait
*Contre l'Anglais... (K.)

Vers 266. — Édition de 1756 :

* Jeanne en ces lieux conduite par l'Envie,
* Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Portant culotte et brayette au devant,
Large brayette, inutile ornement ;
Jeanne la brune, en gendarme vêtue,
Va désormais lui fasciner la vue :
Jeanne plaira, moi je serai perdue.
*Disant ces mots... (K.)

Vers 370. — Édition de 1756 :

. . . . Et gigots à la braise.
La dame Alix, malgré son teint flétri,
Parut encore à la troupe bretonne
De bonne prise ; et Robert Makarti,
Brave Écossais, vaillant chef de parti,
Dedans sa tente emmena tôt la bonne.
*Monsieur Chandos... (K.)

CHANT QUATRIÈME

ARGUMENT.

Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.

Si j'étais roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux esprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances ;
Car, après tout, leur travail vaut son prix.
Que si j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniste
D'appriivoiser le rude janséniste.
Mais si j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle,
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
Heureux amants, que l'absence est cruelle !
Que de dangers on essuie en amour !
On risque, hélas ! dès qu'on quitte sa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.
Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie,
Que tout à coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort, et fait couler le sang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo si fatal à la France,

Lui qui pillâ les trésors de Clairvaux,
 Et viola les sœurs de Fontevraux.
 D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
 A Fonkinar, digne d'aller en Grève.
 Cet impudent, né dans les durs climats
 De l'Hibernie, au milieu des frimas,
 Depuis trois ans faisait l'amour en France,
 Comme un enfant de Rome ou de Florence.
 Elle terrasse et milord Halifax,
 Et son cousin l'impertinent Borax,
 Et Midarblou qui renia son père,
 Et Bartonay qui fit cocu son frère.
 A son exemple on ne voit chevalier,
 Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer,
 Qui dix Anglais n'enfile de sa lance.
 La mort les suit, la terreur les devance :
 On croirait voir en ce moment affreux
 Un dieu puissant qui combat avec eux.
 Parmi le bruit de l'horrible tempête,
 Frère Lourdis criait à pleine tête :
 « Elle est pucelle, Anglais, frémissez tous ;
 C'est saint Denis qui l'arme contre vous ;
 Elle est pucelle, elle a fait des miracles ;
 Contre son bras vous n'avez point d'obstacles ;
 Vite à genoux, excréments d'Albion,
 Demandez-lui sa bénédiction. »
 Le fier Talbot, écumant de colère,
 Incontinent fait empoigner le frère ;
 On vous le lie, et le moine content,
 Sans s'émouvoir, continuait criant :
 « Je suis martyr ; Anglais, il faut me croire ;
 Elle est pucelle ; elle aura la victoire. »
 L'homme est crédule, et dans son faible cœur
 Tout est reçu ; c'est une molle argile.
 Mais que surtout il paraît bien facile
 De nous surprendre et de nous faire peur !
 Du bon Lourdis le discours extatique

Fit plus d'effet sur le cœur des soldats
 Que l'amazone et sa troupe héroïque
 N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
 Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges,
 L'esprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
 La froide crainte, et les illusions,
 Ont fait tourner la tête des Bretons.
 De ces Bretons la nation hardie
 Avait alors peu de philosophie ;
 Mains chevaliers étaient des esprits lourds :
 Les beaux esprits ne sont que de nos jours.

Le preux Chandos, toujours plein d'assurance,
 Criait aux siens : « Conquérants de la France,
 Marchez à droite. » Il dit, et dans l'instant
 On tourne à gauche, et l'on fuit en jurant.
 Ainsi jadis dans ces plaines fécondes
 Que de l'Euphrate environnent les ondes,
 Quand des humains l'orgueil capricieux
 Voulut bâtir près des voûtes des cieux¹,

1. La tour de Babel fut élevée, comme on sait, cent vingt ans après le déluge universel. Flavius-Josèphe croit qu'elle fut bâtie par Nemrod ou Nembrod ; le judicieux dom Calmet a donné le profil de cette tour élevée jusqu'à onze étages, et il a orné son *Dictionnaire* de tailles-douces dans ce goût, d'après les monuments ; le livre du savant Juif Jaleus donne à la tour de Babel vingt-sept mille pas de hauteur, ce qui est bien vraisemblable ; plusieurs voyageurs ont vu les restes de cette tour.

Le saint patriarche Alexandre Euty chius assure, dans ses *Annales*, que soixante et douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on le sait, l'époque de la confusion des langues : le fameux Bécán prouve admirablement que la langue flamande fut celle qui retint le plus de l'hébraïque. (*Note de Voltaire*, 1762.) — Dans l'article BABEL du *Dictionnaire philosophique*, section première, Voltaire cite Paul Lucas, qu'il se borne à désigner ici, comme ayant vu les restes de la tour. La *Biographie universelle* convient que le nom de ce voyageur est devenu à peu près synonyme de menteur.

Euty chius fut élevé, en 933, à la dignité de patriarche d'Alexandrie, et c'est peut-être la consonnance du nom de cette ville avec celui d'Alexandrie, qui a induit Voltaire à donner à ce patriarche le prénom d'Alexandre.

Jean Bécán, dans ses *Indo-Scythica*, qui font partie des *Origines Antwerpianæ* (Anvers, 1569, in-folio), prétend que la langue flamande était celle que parlait Adam. (R.)

Dieu, ne voulant d'un pareil voisinage,
En cent jargons transmua leur langage.
Sitôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait ;
Et cette gent, de qui Dieu se moquait,
Sé sépara, laissant là son ouvrage.

On sait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeants :
La Renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la Pucelle.
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français ; ces fous sont pleins d'honneur :
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et La Trimouille, et La Hire, et Saintrailles,
Et Richemont, sont sortis des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous : « Où sont-ils ? où sont-ils ? »
Ils n'étaient pas bien loin : car près des portes
Sire Talbot, homme de très grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avait mis dix cohortes.

Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut par saint George et l'Amour
Qu'il entrerait dans la ville assiégée.
Son âme était vivement partagée :
Du gros Louvet la superbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié ;
Et ce héros, qu'un noble espoir enflamme,
Veut conquérir et la ville et sa dame.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas
Que ce Talbot leur tombe sur les bras ;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble et petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le sang humain dont vous fûtes couverts

Vous engraisa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, de Pharsale¹,
De Malplaquet la campagne fatale²,
Célèbres lieux, couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous eussiez vu les lances hérissées,
L'une sur l'autre en cent tronçons cassées ;

1. Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre Publius Scipion et Annibal, il y avait des Français qui servaient dans l'armée carthaginoise, selon Polybe. Ce Polybe, contemporain et ami de Scipion, dit que le nombre était égal de part et d'autre ; le chevalier de Folard n'en convient pas : il prétend que Scipion attaqua en colonnes. Cependant il paraît que la chose n'est pas possible, puisque Polybe dit que les troupes combattaient toutes de main à main. c'est sur quoi nous nous en rapportons aux doctes. (*Note de Voltaire, 1762.*) — Voyez Polybe, liv. XV, chap. 1. Dans les *Observations sur la bataille de Zama*, Folard dit effectivement que Polybe se trompe sur le nombre. (R.)

Nota bene qu'à Pharsale Pompée avait cinquante-cinq mille hommes, et César vingt-deux mille. Le carnage fut grand : les vingt-deux mille césariens, après un combat opiniâtre, vainquirent les cinquante-cinq mille pompéiens. Cette bataille décida du sort de la république, et mit sous la puissance du mignon de Nicomède la Grèce, l'Asie Mineure, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, etc., etc.

Cette bataille eut plus de suites que le petit combat de Jeanne ; mais enfin c'est Jeanne, c'est notre Pucelle : sachons gré à notre cher compatriote d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de César, qui n'avait pas son pucelage. Les révérends pères jésuites n'ont-ils pas comparé saint Ignace à César, et saint François-Xavier à Alexandre ? Ils leur ressemblaient comme les vingt-quatre vieillards de Pascal ressemblent aux vingt-quatre vieillards de l'*Apocalypse*. On compare tous les jours le premier roi venu à César ; pardonnons donc au grave chantré de notre héroïne d'avoir comparé un petit choc de bibus aux batailles de Zama et de Pharsale. (*Suite des notes de Voltaire, 1762.*) — Voltaire s'est égayé aux dépens du P. Bouhours sur ses comparaisons d'Ignace et de François-Xavier à César et Alexandre dans le *Catalogue des écrivains français* qui précède le *Siècle de Louis XIV*. La comparaison des vingt-quatre jésuites aux vingt-quatre vieillards de l'*Apocalypse* est due au révérend père Escobar, de la Société de Jésus. Voyez Pascal, *Lettres provinciales*, cinquième lettre, *Du jéne*. (R.)

2. Il y eut à cette bataille vingt-huit mille sept cents hommes couchés, non pas sur le carreau, comme le dit un historien, mais dans la boue et dans le sang ; ils furent comptés par le marquis de Crèvecœur, aide de camp du maréchal de Villars, chargé de faire enterrer les morts. Voyez le *Siècle de Louis XIV* [chap. XXI], année 1709. (*Note de Voltaire, 1762.*)

Les écuyers, les chevaux renversés,
Dessus leurs pieds dans l'instant redressés ;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du soleil redoubler la lumière ;
De tous côtés voler, tomber à bas
Épaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.

Du haut des cieus les anges de la guerre,
Le fier Michel, et l'exterminateur,
Et des Persans le grand flagellateur¹,
Avaient les yeux attachés sur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.

Michel alors prit la vaste balance²
Où dans le ciel on pèse les humains ;
D'une main sûre il pesa les destins
Et les héros d'Angleterre et de France.
Nos chevaliers, pesés exactement,
Légers de poids par malheur se trouvèrent :
Du grand Talbot les destins l'emportèrent ;
C'était du ciel un secret jugement.
Le Richemont se voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la fesse ;
Le vieux Saintraille au-dessus du genou ;
Le beau La Hire, ah ! je n'ose dire où ;
Mais que je plains sa gentille mattresse !
Dans un marais La Trimouille enfoncé
N'en put sortir qu'avec un bras cassé :
Donc à la ville il fallut qu'ils revinssent

1. Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *Persans* aux soldats de Sennacherib, qui étaient Assyriens, parce que les Persans furent longtemps dominateurs en Assyrie ; mais il est constant que l'ange du Seigneur tua tout seul cent quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armée de Sennacherib, qui avait l'insolence de marcher contre Jérusalem ; et quand Sennacherib vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293, comme on dit ; cependant plusieurs doctes prétendent que cette aventure toute simple est de l'an 3295 : nous la croyons de 3296, comme nous le prouverons ci-dessous. (*Note de Voltaire*, 1762.)

2. Cet endroit paraît imité d'Homère. Milton fait peser les destins des hommes dans le signe de la balance. (*Id.*, 1762.) — Homère, *Iliade*, VIII, 69-72 ; Milton, *Paradise lost*, IV, 996-1004.

Tout élopés, et qu'au lit ils se tinsent.
Voilà comment ils furent bien punis,
Car ils s'étaient moqués de saint Denis.

Comme il lui plaît Dieu fait justice ou grâce ;
Quesnel¹ l'a dit, nul ne peut en douter :
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajusté,
S'en retournait sur un brancard porté,
En maugréant et Jeanne et sa fortune.
Dunois, n'ayant égratignure aucune,
Pousse aux Anglais, plus prompt que les éclairs :
Il fend leurs rangs, se fait jour à travers,
Passe, et se trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrents, l'effroi des laboureurs,
Précipités du sommet des montagnes,
Mèlent leurs flots, assemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes :
Plus dangereux étaient Jeanne et Dunois,
Unis ensemble et frappant à la fois.

Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint ; Jeanne et l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant : « Vive France ! »
Au coin d'un bois où régnait le silence.
Au clair de lune ils cherchent le chemin.
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain ;
Enfin rendus, ainsi que leur monture,
Mourants de faim, et lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans boussole,

1. Allusion aux sentiments répandus dans les livres de Quesnel, prêtre de l'Oratoire. (*Note de Voltaire*, 1762.)

Tournoie au gré de Neptune et d'Éole.
 Un certain chien, qui passa tout auprès,
 Pour les sauver, sembla venir exprès ;
 Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête ;
 Virant sa queue et portant haut sa tête,
 Devant eux marche ; et, se tournant cent fois,
 Il paraissait leur dire en son patois :
 « Venez par là, messieurs, suivez-moi vite :
 Venez, vous dis-je, et vous aurez bon gîte. »
 Nos deux héros entendirent fort bien
 Par ses façons ce que voulait ce chien ;
 Ils suivent donc, guidés par l'espérance,
 En priant Dieu pour le bien de la France,
 Et se faisant tous deux de temps en temps
 Sur leurs exploits de très beaux compliments.
 Du coin lascif d'une vive prunelle,
 Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle ;
 Mais il savait qu'à son bijou caché
 De tout l'État le sort est attaché,
 Et qu'à jamais la France est ruinée,
 Si cette fleur se cueille avant l'année.
 Il étouffait noblement ses désirs,
 Et préférerait l'État à ses plaisirs.
 Et cependant, quand la route mal sûre
 De l'âne saint faisait clocher l'allure,
 Dunois ardent, Dunois officieux,
 De son bras droit retenait la guerrière,
 Et Jeanne d'Arc, en clignotant des yeux,
 De son bras gauche étendu par derrière
 Serrait aussi ce héros vertueux :
 Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
 Que très souvent leurs bouches se touchèrent
 Pour se parler tous les deux de plus près
 De la patrie et de ses intérêts.
 On m'a conté, ma belle Konismare¹,

1. Aurore Konismare, maîtresse du roi de Pologne Auguste I^{er} et mère du célèbre comte de Saxe. (*Note de Voltaire, 1773.*) — Vol-

Que Charles Douze, en son humeur bizarre,
 Vainqueur des rois et vainqueur de l'amour,
 N'osa t'admettre à sa brutale cour :
 Charles craignit de te rendre les armes ;
 Il se sentit, il évita tes charmes.
 Mais tenir Jeanne et ne point y toucher,
 Se mettre à table, avoir faim sans manger,
 Cette victoire était cent fois plus belle.
 Dunois ressemble à Robert d'Arbrisselle¹,
 A ce grand saint qui se plut à coucher
 Entre les bras de deux nonnes fessues,
 A caresser quatre cuisses dodues,
 Quatre tétons, et le tout sans pécher.
 Au point du jour apparut à leur vue
 Un beau palais d'une vaste étendue ;
 De marbre blanc était bâti le mur ;
 Une dorique et longue colonnade
 Porte un balcon formé de jaspe pur ;
 De porcelaine était la balustrade.
 Nos paladins, enchantés, éblouis,
 Crurent entrer tout droit en paradis.
 Le chien aboie : aussitôt vingt trompettes
 Se font entendre, et quarante estafiers
 A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
 Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
 Très galamment deux jeunes écuyers
 Dans le palais par la main les conduisent,
 Dans des bains d'or filles les introduisent

taire a, dans son *Histoire de Charles XII*, liv. II, donné les plus grands éloges à la mère du maréchal de Saxe. Il cite d'elle quelques vers français qui prouvent que son esprit égalait sa beauté. Son nom est Koenigsmark. (R.)

1. Robert d'Arbrissel, fondateur du bel ordre de Fontevraud : il convertit, en 1100, d'un coup de filet, par un seul sermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'imposa un nouveau genre de martyre : ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes religieuses pour tromper le diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi salique, car il fit une femme abbé général des moines et moniales de son ordre. (*Note de Voltaire, 1773.*)

Honnêtement ; puis lavés, essuyés,
D'un déjeuner amplement festoyés,
Dans de beaux lits brodés ils se couchèrent,
Et jusqu'au soir en héros ils ronflèrent.

Il faut savoir que le maître et seigneur
De ce logis digne d'un empereur
Était le fils de l'un de ces génies
Des vastes cieus habitants éternels,
De qui souvent les grandeurs infinies
S'humanisaient chez les faibles mortels.
Or cet esprit, mêlant sa chair divine
Avec la chair d'une bénédicte,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand nécromant, et le très digne fils
De cet incube et de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur, descendant de sa sphère,
Lui dit : « Enfant, tu me dois la lumière :
Je viens te voir, tu peux former des vœux ;
Souhaite, parle, et je te rends heureux. »
Hermaphrodix, né très voluptueux,
Et digne en tout de sa belle origine,
Dit : « Je me sens de race bien divine,
Car je rassemble en moi tous les désirs,
Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
De voluptés rassasiez mon âme ;
Je veux aimer comme homme et comme femme,
Être la nuit du sexe féminin,
Et tout le jour du sexe masculin. »
L'incube dit : « Tel sera ton destin » ;
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature :
Ainsi Platon, le confident des dieux¹,

1. Selon Platon, l'homme fut formé avec les deux sexes. Adam apparut tel à la dévote Bourignon et à son directeur Abbadie. (Note de Voltaire, 1762.) — Voyez la note g de l'article ADAM du Dictionnaire historique de Bayle. (R.)

A prétendu que nos premiers aïeux,
D'un pur limon pétri des mains divines
Nés tous parfaits et nommés androgynes,
Également des deux sexes pourvus,
Se suffisaient par leurs propres vertus.

Hermaphrodix était bien au-dessus :
Car se donner du plaisir à soi-même,
Ce n'est pas là le sort le plus divin ;
Il est plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux est le bonheur suprême.
Ses courtisans disaient que tour à tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.

Hermaphrodix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant ; eh quoi ? celui de plaire.
Dieu, pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard ;
Jamais ses yeux ne firent de conquêtes ;
C'est vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danses, les concerts ;
Quelquefois même il composait des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit sa vanité femelle
Se soumettait à quelque audacieux,
Le ciel alors trahissait tous ses vœux ;
Il recevait, pour toutes embrassades,
Mépris, dégoûts, injures, rebuffades :
Le juste ciel lui faisait bien sentir
Que les grandeurs ne sont pas du plaisir.
« Quoi ! disait-il, la moindre chambrière
Tient son galant étendu sur son sein,
Un lieutenant trouve une conseillère,
Dans un moutier un moine a sa nonnain :
Et moi génie, et riche, et souverain,

Je suis le seul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde ! »
Lors il jura, par les quatre éléments,
Qu'il punirait les garçons et les belles
Qui n'auraient pas pour lui des sentiments,
Et qu'il ferait des exemples sanglants
Des cœurs ingrats, et surtout des cruelles.

Il recevait en roi les survenants ;
Et de Saba la reine basanée¹,
Et Thalestris dans la Perse amenée,
Avaient reçu de moins riches présents
Des deux grands rois qui brûlèrent pour elles,
Qu'il n'en faisait aux chevaliers errants,
Aux bacheliers, aux gentes demoiselles.
Mais si quelqu'un d'un esprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaisance,
S'il lui faisait la moindre résistance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le soir venu, monseigneur étant femme,
Quatre huissiers de la part de madame
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien descendre sur le tard
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé descend
Au cabinet où le souper l'attend.
Tel que jadis la sœur de Ptolémée²,
De tout plaisir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces héros fiers et voluptueux,
Au grand César, au brave ivrogne Antoine ;
Tel que moi-même en ai fait chez un moine,

1. La reine de Saba vint voir Salomon, dont elle eut un fils, qui est certainement la tige des rois d'Éthiopie, comme cela est prouvé. On ne sait pas ce que devint la race d'Alexandre et de Thalestris. (Note de Voltaire, 1762.)

2. Cléopâtre. (Note de Voltaire, 1762.)

Vainqueur heureux de ses pesants rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clairvaux ;
Ou tel encore, aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée et Nasón,
Et frère Homère, Hésiode, Platon,
Le dieu des dieux, patron des infidèles,
Loin de Junon soupe avec Sémélé,
Avec Isis, Europe, ou Danaé ;
Les plats sont mis sur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphrosine,
Et de Thalie, et de la jeune Églé,
Qui, comme on sait, sont là-haut les trois Grâces,
Dont nos pédants suivent si peu les traces ;
Le doux nectar est servi par Hébé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie¹,
Qui dans Ida par un glaive enlevé
De son seigneur en secret fait la joie :
Ainsi soupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juste entre neuf et dix.

Madame avait prodigué la parure :
Les diamants surchargeaient sa coiffure ;
Son gros cou jaune et ses deux bras carrés,
Sont de rubis, de perles entourés ;
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table :
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse ;
Et, du tendron contemplant la laideur,
Il se disait : « J'en aurai plus d'honneur². »
Il n'en eut point : le plus brillant courage

1. Ganymède. (Note de Voltaire, 1762.)

2. La position critique du brave Dunois et son intention de sortir avec honneur de ce pas difficile rappellent, ainsi que l'a remarqué M. Louis du Bois, un tableau du même genre tracé par la même main. Dans le conte intitulé *Ce qui plaît aux dames*, Robert,